

Sculptures urbaines, «ça» nous parle ou pas ?

Les avez-vous vus, ou regardés, ces arcs symboliques, ces mégalithes et ces figures curieuses qui ponctuent nos parcours dans les cités et leurs abords ? **Ces installations ont des effets inconscients sur notre perception de l'espace comme sur nos sensations d'êtres humains mobiles.** Entre réflexes et réflexion, ces oeuvres nous séduisent ou nous rebutent. Du nord au sud du pays, invitation à la promenade parmi ces formes immobiles qui nous regardent passer.

PAR SYLVIE LAUSBERG, PSYCHANALYSTE – PHOTOS STÉPHANE DYKMAN

Jusqu'au milieu du 20^e siècle, la sculpture d'extérieur véhiculait les références officielles des racines de la nation. Les édiles postaient au coin des rues, pour la postérité, les figures mythiques d'une histoire au service du pouvoir en place. Changement radical, depuis quelques décennies, les installations d'art public ont rarement figure humaine. Ce n'est pas le seul paradoxe induit par cet art urbain, dans une société hyper-individualisée, adepte de la starification du quidam et où les corps sont tour à tour marchandise ou appât pour qui veut vendre, et les étale. Ici, en revanche, rien à vendre, rien à acheter pour le passant pressé ou non. Juste quelque chose à saisir, ou pas. Car défi technique et artistique, le placement d'une sculpture urbaine >>>

« Equilibrio
sospeso »
de Mauro
Staccioli, au
rond-point de
l'Europe à
Boitsfort
(1998).





« Signe de lumière »
de Jacques
Moeschal, Porte
de Namur à
Bruxelles (1999).

>>> répond aussi à des objectifs politiques : délivrer un message qui doit être perçu, même à notre insu.

Fonction symbolique et message subliminal

Les révolutions technologiques et les nouveaux matériaux ont ouvert la voie à des prouesses auparavant impensables, comme ce béton courbé qui jalonne, depuis 1963, à Grand-Bigard, le point de passage entre Bruxelles et l'autoroute de la mer. Cette main géante incite à partir, à regarder de l'autre côté, et laisse, dans son creux, passer librement le vent. Oeuvre du Bruxellois Jacques Moeschal, comme la torche de métal stylisée installée Porte de Namur, elle délimite le chemin par un signe. Beau, pas beau ? Chacun y voit ce qu'il veut, mais la lo-

calisation des monuments témoigne ainsi de leur utilité fonctionnelle. À l'autre bout de la ville, quand l'autoroute de Paris butte sur le rond-point de Drogenbos, les dix menhirs muets de Florence Fréson transmettent clairement leur message immédiatement compris par l'automobiliste : ralentir ! Sur un mode moins pragmatique, la force symbolique de ces mégalithes convoque pour certains la fonction médiatrice des dolmens, entre ciel et terre, entre accessible et inaccessible. Comme souvent, cette sculpture urbaine marque le passage, crée une césure qui paradoxalement relie. À l'instar des drapeaux de Buren, aux mâts d'un jaune criard, qui réarticulent le haut et le bas de la ville, entre le Sablon et la place Saint-Jean. Au gré de leurs fanions rayés de bleu et

blanc, ils flottent, aléatoires, sur une capitale qui, port médiéval, a bétonné son cours d'eau. Les passants perçoivent-ils l'allusion ? Rien n'est moins sûr. Pourtant, notre regard intègre la modification des distances opérée par ce quadrillage des intervalles. Aux portes de Bruxelles toujours, cette fois à la sortie du ring vers Boitsfort, le carré en acier de Mauro Staccioli évide l'espace, questionne le lien entre ville et forêt, entre le monde de la nature et celui créé par l'homme. Posé sur un côté légèrement arqué, la forme symbolique dite « Equilibrio sospeso » joue en décalage avec cet équilibre suspendu. Malgré sa fonction de ralentisseur subliminal, il fut réédifié à la demande des habitants après avoir été embouti en 2007 par un automobiliste qui « ne l'avait pas >>>

PSYCHOLOGIES MAGAZINE JUILLET-AOÛT 2011



Dans le port de Zeebrugge, près de la vieille écluse maritime, cette œuvre de l'Italien Mario Molinari (1930-2001) intitulée « Évolution silencieuse » a été installée à l'occasion de la retraite du gouverneur Oliver Vanneste en 1997.

>>> vu » ! Attraction, distraction : qui voit, qui ne voit pas ? Ce surgissement incongru d'une forme profane rythme inconsciemment nos déplacements et s'imprime en nous, qu'on le veuille ou non. L'horizon découpé par cette fenêtre de métal rouillé est contenu comme dans un objectif. Mais c'est le navetteur, en position d'acteur, qui regarde automatiquement dans la trouée de cette échappée visuelle. Serpentant dans la forêt de Soignes, la route rejoint l'anneau du ring qui s'élance vers la E411. Direction le Brabant wallon.

Totems repères

Entre Bruxelles et Namur, une centaine de sculptures urbaines sont regroupées avec prédilection dans la ville piétonne de Louvain-la-Neuve qui, dès le début, a misé sur l'art public. Manifestement, l'intention des concepteurs de la cité universitaire a permis d'engager un dialogue novateur. À côté d'un totem érigé par des enfants, les créations des plus grands artistes contemporains se déploient dans les rues et sur les places, dans les jardins et sur les murs des auditoriums. Ici, lorsque quelqu'un demande son chemin, ce sont les statues, plus que les noms de rues, qui servent de repères. Allégoriques, symboliques ou figuratives, elles sont regroupées en quatre promenades¹ et font partie intégrante de l'espace urbain. À tel point que certaines ont été adoptées par le folklore étudiant. C'est le cas de la fontaine au couple penché sur un même livre, installée par la psychologue Gigy Warny sur la place de l'Université, dans laquelle tous les « Roméo et Juliette » de la ville se reconnaissent. Plus facétieux, son « Augustin », autostoppeur de bronze, mystifie, quand tombe le soir, les automobilistes bienveillants qui redémarrent ensuite, amusés ou troublés. Repartons vers le Nord et le grand large où la main ouverte, doyenne des œuvres

urbaines, invite à d'autres voyages.

L'immensité du vide

Avant d'arriver à Knokke, une déviation oblige parfois à sortir par Zeebrugge. Là, dans ce *no man's land* où quelques petites maisons s'agglutinent comme effrayées par la machinerie du pont mobile, d'immenses triangles et ronds de bois aux couleurs vives rappellent les cours de géométrie de l'école primaire. La place tout autour est vide. Point de ralliement ? Phare terrestre ? Qu'en pensent les quelques habitants qui, des fenêtres de leur maisonnette, ne les voient sans doute plus tellement ils sont immenses ?

À l'entrée du Zoute, ce sont deux géants orange qui se font face, *Playmobil* sans visage, défiant une grue temporaire, sur un rond-point qui sert de parking au bord de l'avenue Élisabeth. Ici encore, le passant peut les regarder sans les voir, mais les avoir dans son champ de vision permanent mériterait une enquête d'opinion auprès des riverains...

Au cœur de la ville, l'arrivée sur la digue mène à la célèbre place Rubens. Réaménagée en 2004, sa pente douce incurvée fait le bonheur des enfants juchés sur leurs deux roues, glissant sur les pavés aux couleurs métaphores de la mer. Ils pédalent sans relâche autour des deux hauts cubes également carrelés, masquant les entrées du parking souterrain. En surplomb, deux grosses têtes blanches offrent sans honte leurs énormes narines, leur bouche tordue et leurs yeux vides de papier mâché... L'artiste autrichien Franz West revendique la déstructure et cette facture « mal faite ». Argh ! Les adultes sont, pour la plupart, choqués par cette laideur inachevée alors qu'heureux, les petits en cuistax tournent imperturbables au pied des « nez » ! Appel à la liberté, à la créativité, l'art nous invite au voyage, dit-on. Mais tout le monde n'a pas envie de partir... Sur le brise-

lame, les vagues se jettent un peu furieuses. Une silhouette se penche, scrutant sans doute un coquillage ou la mousse marine. Au fur et à mesure qu'on s'en approche, le personnage intrigue, immobile, trop fixe pour être vrai. Mais il faut de longues minutes pour qu'il révèle enfin son secret. C'est « l'homme de demain » de Catherine François, qui regarde ce que les autres ne voient pas, magnifique et surprenant. Ce poétique inconnu, porteur d'espoir, défie notre vision des distances et des proportions. Trompe l'œil émouvant bravant la puissance des marées, il confronte notre humanité, si fière et si fragile, à une humilité qui nous force à grandir.

Entre attraction et distraction

Les sculptures urbaines nous questionnent. Leur présence nous charme ou nous dérange. Les unes impressionnent en défiant les lois de la pesanteur, certaines apaisent en offrant un banc de repos, une fontaine ruisselante, d'autres encore nous agacent, nous poussent à réfléchir... ou à râler.

Même ne pas les voir dit quelque chose de nous, de notre rapport au monde, de notre lien à l'autre : vivants et aveugles, passons-nous insensibles sous l'œil fixe d'une forme monumentale qui modifie notre perception de l'espace ? Dans nos villes où tout rappelle le risque, le danger, où guettent la pollution et la saleté, où, aussi, tout se monnaie, l'érection d'une forme symbolique, utile ou non, relève un peu du don. L'art a un prix, sans doute, mais il a surtout des effets, subjectifs, diversifiés, à l'image des populations qui traversent l'espace public. Il transforme notre regard, nous déplace, nous engage à bouger, à réagir, à vivre et devenir en somme.

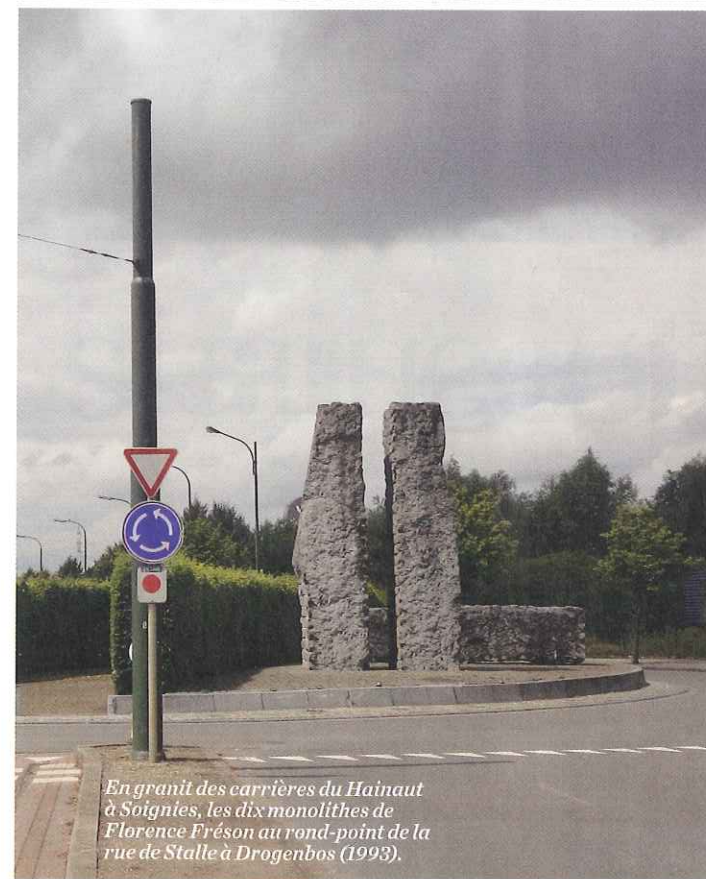
1. L'art dans la ville, Presses universitaires de Louvain, 2009, 7 €. 



Les 133 mâts-drapeaux de Daniel Buren sur la place de la Justice à Bruxelles.



À Louvain-la-Neuve, la fontaine en bronze de Gigy Warny dénommée « Léon et Valérie », en référence à une vieille chanson étudiante.



En granit des carrières du Hainaut à Soignies, les dix monolithes de Florence Fréson au rond-point de la rue de Stalle à Drogenbos (1993).



Les « têtes » de l'Autrichien Franz West ont été installées Rubensplein à Knokke lors du réaménagement de la place par le bureau Robbrecht & Daem en 2004.